



Gustave Flaubert

Bouvard et Pécuchet



Classiques
universels

Achévé d'imprimer en juin 2000
sur les presses de la Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée – France
Dépôt légal 3^e trimestre 2000
N° d'impression : 51499



工业学院图书馆
藏书章

Gustave Flaubert

Bouvard et Pécuchet



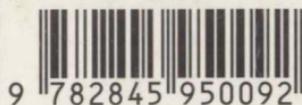
Classiques
universels

Bouvard et Pécuchet ne sont après tout des expérimentateurs très modernes. Dans un monde appartenant au premier scénario du roman, ils sont semblables en tout à l'un de ces coups de génie contemporains qui après la fin des avant-gardes s'amuse, avec le plus grand sérieux, à brouiller tous les genres : « Ils écrivent des Salons ou plutôt copient toutes les rengaines des critiques d'art en laissant les noms propres en blancs. La première fois qu'ils iront à Paris, ils iront à l'Exposition et mettront des noms propres idoines aux articles faits d'avance. » Leur art est pourtant d'un réalisme extrême, il parle d'un monde où l'unique expérience possible consiste à remplir avec son nom les espaces blancs pour une appropriation éphémère.

Préface de Francesco Delfico

Texte intégral

ISBN 2-84595-009-8



Bouvard et Pécuchet

Gustave Flaubert

Bouvard et Pécuchet

Préface de
Francesco Delfico



Classiques
universels

Préface

Sur le texte de *Bouvard et Pécuchet*, publié de façon posthume en avril 1881 chez Lemerre sous forme d'un petit in-12 de quatre cents pages, se projette l'ombre de la seconde partie – ou « second volume » comme l'appelle souvent Flaubert dans la *Correspondance* – restée inédite. Il s'agit de la « copie », un amas de citations qui se trouvent aujourd'hui rassemblées en huit tomes reliés de trois cents feuilles chacun, à la Bibliothèque Municipale de Rouen. Un plan de la fin du « premier volume », publié par la nièce de Flaubert, Caroline Franklin-GROUT, prévoyait en effet que le dixième chapitre s'achève au moment où Bouvard et Pécuchet recommencent à copier. Des « cornets de tabac », des « lettres perdues », des « affiches », des « vieux journaux », mais aussi des ouvrages illustres – et y compris un passage de *Madame Bovary*, vraisemblablement –, ou encore des publications saugrenues, spécimens d'une pensée universitaire déjà morose, forment le matériel disparate par lequel Bouvard et Pécuchet devaient revenir, avec un plaisir non dissimulé, à leur activité principale de copistes. On ne connaît pas la configuration définitive selon laquelle les citations devaient être présentées, on ne sait même pas si Bouvard et Pécuchet auraient fini par classer et donner une organisation à leur travail, les documents sur ce sujet sont contradictoires ; on peut seulement signaler que cette « copie » monumentale a pris le dessus sur le roman en le sauvant des intentions de son auteur. Tandis que Bouvard et Pécuchet affrontent et expédient l'agriculture, l'architecture des jardins, la chimie, la médecine, l'archéologie celtique, la littérature, le fouriérisme, la gymnastique, le magnétisme, la philosophie et la religion, Flaubert ne

cesse d'empiler les livres, plus de 1 500, la plupart inutiles et ennuyeux, et de faire grossir une documentation qui précédait le roman et qui finit par l'engloutir. Elle devait servir à démontrer, preuves à l'appui, l'ampleur de leur ineptie dans un réquisitoire implacable contre ses contemporains. « J'ai quelques fois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai à quelquel jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large¹ » : c'est cette même prétention, quelque peu pathétique, qui continuera à motiver au cours des années la réalisation longuement reportée du roman. Mais le phénomène auquel Flaubert est confronté est quelque chose d'imposant et il ne se laisse surtout pas réduire à une occasion de défoulement, même si la rage et le dégoût sont violents, à en avoir l'existence empoisonnée. Et tout de suite, dès le début du travail de préparation, Flaubert semble percevoir la démesure de cette « entreprise écrasante et épouvantable² », qui sera accompagnée jusqu'à la fin d'une longue série de lamentations et d'imprécations contre soi-même, « il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un tel bouquin³ », « il faut être maudit pour avoir l'idée de pareils bouquins⁴ », entremêlés de crises de découragement, « en certains jours, il me semble que je suis saigné aux quatre membres et que ma crevasion est imminente. Puis je rebondis, et je vais quand même⁵ ». Travaillant sur « l'histoire de ces deux bonshommes qui copient, une espèce d'encyclopédie critique en farce », Flaubert est terrassé par un événement nouveau, quelque chose d'effroyable : la prodigieuse efflorescence de la bêtise comme début d'une nouvelle époque qu'elle pourvoira à façonner en une uniformité compacte et obtuse. Entassés de manière compulsive, les milliers de morceaux de papier sur lesquels le monde est écrit apparaissent sinistrement semblables. Tout n'est qu'opinion. Il n'est alors plus nécessaire, et peut-être qu'il n'est même plus possible, de prendre position pour réprouver l'état dans lequel se trouve le monde, il suffit de laisser deux bonshommes s'appliquer à enregistrer consciencieusement son écho. Bouvard et Pécuchet – faisant en cela, au moins, preuve d'une certaine génialité qui leur a toujours été déniée –

1. À Louise Colet le 17 décembre 1852.

2. Le 22 août 1872 à sa nièce.

3. À Mme Roger des Genettes le 18 août 1872.

4. À la même en mars 1875.

5. À Tourgueniev le 9 août 1877.

accueillent tout avec la plus grande exactitude, et même quand, dans une scène qu'un carnet de travail indique comme probable conclusion du livre, ils trouvent une lettre dans laquelle ils sont décrits comme deux imbéciles, ils n'ont qu'un moment d'hésitation : « Qu'allons-nous en faire? — Pas de réflexion! copions! Il faut que la page s'emplisse, que "le monument" se complète. — Égalité de tout, du bien et du mal, du beau et du laid, de l'insignifiant et du caractéristique. Il n'y a de vrai que les phénomènes¹. » L'enchevêtrement de théories, de proclamations définitives, d'hypothèses, de soupçons, cette rumeur indistincte en quoi consiste désormais la réalité, est maintenu comme un ensemble par la Bêtise, collant universel qui soude chaque élément à l'autre et efface toute différence.

Le 12 juillet 1872, Flaubert annonce à George Sand qu'il va « commencer un bouquin qui exigera des mois de grandes lectures ». Et c'est seulement le 1^{er} août 1874 qu'il en écrira la première phrase. L'idée d'un tel roman était en tout cas beaucoup plus ancienne. Il n'est pas nécessaire de remonter, comme le font presque sans exception les critiques — obsédés par « la cohérence » et toujours à la quête des « précédents » —, à la *Physiologie*, ce genre littéraire à la mode sous Louis-Philippe, leçon d'histoire naturelle, genre « Commis », que Flaubert avait écrite à seize ans (en 1837). C'est à partir de 1863 que l'on trouve, dans les notes de travail et dans la correspondance, des traces du roman qui a alors comme titre *Les Deux Cloportes*. Une fois achevé *Salammbô*, Flaubert travaille simultanément au plan de *L'Éducation sentimentale* et à celui de *Bouvard et Pécuchet*; en avril 1863 il écrit aux Goncourt : « Quant au second plan, dont j'aime l'ensemble, j'ai peur de me faire lapider par les populations, ou déporter par le gouvernement sans compter que j'y vois des difficultés d'exécution effroyables. » Ce roman lui apparaît déjà comme un roman infaisable. C'est comme si, à cette occasion, l'art, ou mieux l'Art comme Flaubert s'obstine à l'écrire, selon les convenances du culte qu'il lui voue et qui sera absolu dans la solitude de ses dernières années à Croisset, était inhibé, comme s'il n'était pas possible, même par l'art, d'échapper pour un seul moment à l'équivalence totale. Le risque était grand d'ajouter tout simplement une énième opinion aux autres, ou plutôt de se leurrer en croyant que pour détourner ce destin il aurait suffi d'avancer des prétentions artistiques, expédient dérisoire. Alors Flaubert accepte

1. Ms gg 10, f^o 67cr.

de ne plus faire de résistance, il sait, et il en enrage, qu'il n'y a plus qu'à choisir parmi les doubles indifférenciés de toutes sortes d'idées. La bêtise est aussitôt là, non pas comme conséquence malencontreuse, mais comme condition transcendante de ce choix, comme ce qui le rend possible. En mars 1875, il écrit à Mme Roger des Genettes : « Bouvard et Pécuchet m'emplissent à tel point, que je suis devenu eux ! leur bêtise est mienne, et j'en crève ! »

Bouvard et Pécuchet ne sont après tout que deux expérimentateurs très modernes. Dans une esquisse appartenant au premier scénario du roman les voilà semblables en tout à l'un de ces couples d'artistes contemporains qui après la fin des avant-gardes s'amuse, avec le plus grand sérieux, à brouiller tous les genres : « Ils écrivent des Salons ou plutôt copient toutes les rengaines des critiques d'art en laissant les noms propres en blancs. La première fois qu'ils iront à Paris, ils iront à l'Exposition et mettront des noms propres idoines aux articles faits d'avance¹. » Leur art est pourtant d'un réalisme extrême, il parle d'un monde où l'unique expérience possible consiste à remplir avec son nom (ou avec celui de n'importe qui d'autre) les espaces blancs pour une appropriation éphémère, sans jamais altérer ce qui est déjà advenu.

Francesco DELFICO

1. Carnet 19, f^o 29er.

I

Comme il faisait une chaleur de trente-trois degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert.

Plus bas le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu, un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.

Au-delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.

Deux hommes parurent.

L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue.

Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc.

Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet.

— Tiens ! dit-il, nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs.

— Mon Dieu, oui ! on pourrait prendre le mien à mon bureau !

— C'est comme moi, je suis employé.

Alors ils se considérèrent.

L'aspect aimable de Bouvard charma de suite Pécuchet.

Ses yeux bleuâtres, toujours entreclos, souriaient dans son visage coloré. Un pantalon à grand-pont, qui godait par le bas sur des souliers de castor, moulait son ventre, faisait bouffer sa chemise à la ceinture ; — et ses cheveux blonds, frisés d'eux-mêmes en boucles légères, lui donnaient quelque chose d'enfantin.

Il poussait du bout des lèvres une espèce de sifflement continu.

L'air sérieux de Pécuchet frappa Bouvard.

On aurait dit qu'il portait une perruque, tant les mèches garnissant son crâne élevé étaient plates et noires. Sa figure semblait tout en profil, à cause du nez qui descendait très bas. Ses jambes prises dans des tuyaux de lastring manquaient de proportion avec la longueur du buste ; et il avait une voix forte, caverneuse.

Cette exclamation lui échappa : « Comme on serait bien à la campagne ! »

Mais la banlieue, selon Bouvard, était assommante par le tapage des guinguettes. Pécuchet pensait de même. Il commençait néanmoins à se sentir fatigué de la capitale, Bouvard aussi.

Et leurs yeux erraient sur des tas de pierres à bâtir, sur l'eau hideuse où une botte de paille flottait, sur la cheminée d'une usine se dressant à l'horizon ; des miasmes d'égout s'exhalaient. Ils se tournèrent de l'autre côté. Alors, ils eurent devant eux les murs du Grenier d'abondance.

Décidément (et Pécuchet en était surpris) on avait encore plus chaud dans les rues que chez soi !

Bouvard l'engagea à mettre bas sa redingote. Lui, il se moquait du qu'en dira-t-on !

Tout à coup un ivrogne traversa en zigzag le trottoir ; — et à propos des ouvriers, ils entamèrent une conversation politique. Leurs opinions étaient les mêmes, bien que Bouvard fût peut-être plus libéral.

Un bruit de ferrailles sonna sur le pavé, dans un tourbillon de poussière. C'étaient trois calèches de remise qui s'en allaient vers Bercy, promenant une mariée avec son bouquet, des bourgeois en cravate blanche, des dames enfouies jusqu'aux aisselles dans leur jupon, deux ou trois petites filles, un collégien. La vue de cette noce amena Bouvard et Pécuchet à parler des femmes, — qu'ils déclarèrent frivoles, acariâtres, têtues. Malgré cela, elles étaient souvent meilleures que les hommes ; d'autres fois elles étaient pires. Bref, il valait mieux vivre sans elles ; aussi Pécuchet était resté célibataire.

— Moi je suis veuf, dit Bouvard, et sans enfants!

— C'est peut-être un bonheur pour vous? Mais la solitude à la longue était bien triste.

Puis, au bord du quai, parut une fille de joie, avec un soldat. Blême, les cheveux noirs et marquée de petite vérole, elle s'appuyait sur le bras du militaire, en traînant ses savates et balançant les hanches.

Quand elle fut plus loin, Bouvard se permit une réflexion obscure. Pécuchet devint très rouge, et sans doute pour s'éviter de répondre, lui désigna du regard un prêtre qui s'avançait.

L'ecclésiastique descendit avec lenteur l'avenue des maigres ormeaux jalonnant le trottoir, et Bouvard dès qu'il n'aperçut plus le tricorne, se déclara soulagé car il exécrait les jésuites. Pécuchet, sans les absoudre, montra quelque déférence pour la religion.

Pendant le crépuscule tombait et des persiennes en face s'étaient relevées. Les passants devinrent plus nombreux. Sept heures sonnèrent.

Leurs paroles coulaient intarissablement, les remarques succédant aux anecdotes, les aperçus philosophiques aux considérations individuelles. Ils dénigrèrent le corps des Ponts et Chaussées, la régie des tabacs, le commerce, les théâtres, notre marine et tout le genre humain, comme des gens qui ont subi de grands déboires. Chacun en écoutant l'autre retrouvait des parties de lui-même oubliées; — et bien qu'ils eussent passé l'âge des émotions naïves, ils éprouvaient un plaisir nouveau, une sorte d'épanouissement, le charme des tendresses à leur début.

Vingt fois ils s'étaient levés, s'étaient rassis et avaient fait la longueur du boulevard depuis l'écluse d'amont jusqu'à l'écluse d'aval, chaque fois voulant s'en aller, n'en ayant pas la force, retenus par une fascination.

Ils se quittaient pourtant, et leurs mains étaient jointes, quand Bouvard dit tout à coup :

— Ma foi! si nous dînions ensemble?

— J'en avais l'idée! reprit Pécuchet, mais je n'osais pas vous le proposer!

Et il se laissa conduire en face de l'Hôtel de Ville, dans un petit restaurant où l'on serait bien.

Bouvard commanda le menu.

Pécuchet avait peur des épices comme pouvant lui incendier le corps. Ce fut l'objet d'une discussion médicale. Ensuite, ils

glorifièrent les avantages des sciences : que de choses à connaître ! que de recherches — si on avait le temps ! Hélas, le gagne-pain l'absorbait ; et ils levèrent les bras d'étonnement, ils faillirent s'embrasser par-dessus la table en découvrant qu'ils étaient tous les deux copistes, Bouvard dans une maison de commerce, Pécuchet au ministère de la Marine, — ce qui ne l'empêchait pas de consacrer, chaque soir, quelques moments à l'étude. Il avait noté des fautes dans l'ouvrage de M. Thiers et il parla avec les plus grands respects d'un certain Dumouchel, professeur.

Bouvard l'emportait par d'autres côtés. Sa chaîne de montre en cheveux et la manière dont il battait la remolade décelaient le roquentin plein d'expérience ; et il mangeait le coin de la serviette dans l'aisselle, en débitant des choses qui faisaient rire Pécuchet. C'était un rire particulier, une seule note très basse, toujours la même, poussée à de longs intervalles. Celui de Bouvard était continu, sonore, découvrait ses dents, lui secouait les épaules, et les consommateurs à la porte s'en retournaient.

Le repas fini, ils allèrent prendre le café dans un autre établissement. Pécuchet en contemplant les becs de gaz gémit sur le débordement du luxe, puis d'un geste dédaigneux écarta les journaux. Bouvard était plus indulgent à leur endroit. Il aimait tous les écrivains en général, et avait eu dans sa jeunesse des dispositions pour être acteur !

Il voulut faire des tours d'équilibre avec une queue de billard et deux boules d'ivoire comme en exécutait Barberou, un de ses amis. Invariablement, elles tombaient, et roulant sur le plancher entre les jambes des personnes allaient se perdre au loin. Le garçon qui se levait toutes les fois pour les chercher à quatre pattes sous les banquettes finit par se plaindre. Pécuchet eut une querelle avec lui ; le limonadier survint, il n'écoula pas ses excuses et même chicana sur la consommation.

Il proposa ensuite de terminer la soirée paisiblement dans son domicile qui était tout près, rue Saint-Martin.

À peine entré, il endossa une manière de camisole en indienne et fit les honneurs de son appartement.

Un bureau de sapin placé juste dans le milieu incommodait par ses angles ; et tout autour, sur des planchettes, sur les trois chaises, sur le vieux fauteuil et dans les coins se trouvaient pêle-mêle plusieurs volumes de l'Encyclopédie Roret, le *Manuel du magnétiseur*, un Fénelon, d'autres bouquins, — avec des tas de paperasses, deux noix de coco, diverses médailles, un bonnet

turc — et des coquilles, rapportées du Havre par Dumouchel. Une couche de poussière veloutait les murailles autrefois peintes en jaune. La brosse pour les souliers traînait au bord du lit dont les draps pendaient. On voyait au plafond une grande tache noire, produite par la fumée de la lampe.

Bouvard, — à cause de l'odeur sans doute, demanda la permission d'ouvrir la fenêtre.

— Les papiers s'envoleraient ! s'écria Pécuchet qui redoutait, en plus, les courants d'air.

Pendant, il haletait dans cette petite chambre chauffée depuis le matin par les ardoises de la toiture.

Bouvard lui dit : « À votre place, j'ôterais ma flanelle ! »

— Comment ! et Pécuchet baissa la tête, s'effrayant à l'hypothèse de ne plus avoir son gilet de santé.

— Faites-moi la conduite, reprit Bouvard, l'air extérieur vous rafraîchira.

Enfin Pécuchet repassa ses bottes, en grommelant : « Vous m'ensorcelez ma parole d'honneur ! » — et malgré la distance, il l'accompagna jusque chez lui au coin de la rue de Béthune, en face le pont de la Tournelle.

La chambre de Bouvard, bien cirée, avec des rideaux de percale et des meubles en acajou, jouissait d'un balcon ayant vue sur la rivière. Les deux ornements principaux étaient un porteliqeurs au milieu de la commode, et le long de la glace des daguerréotypes représentant des amis ; une peinture à l'huile occupait l'alcôve.

— Mon oncle ! dit Bouvard, et le flambeau qu'il tenait éclaira un monsieur.

Des favoris rouges élargissaient son visage surmonté d'un toupet frisant par la pointe. Sa haute cravate avec le triple col de la chemise, du gilet de velours, et de l'habit noir l'engonçaient. On avait figuré des diamants sur le jabot. Ses yeux étaient bridés aux pommettes, et il souriait d'un petit air narquois.

Pécuchet ne put s'empêcher de dire : « On le prendrait plutôt pour votre père ! »

— C'est mon parrain, répliqua Bouvard, négligemment, ajoutant qu'il s'appelait de ses noms de baptême François, Denys, Bartholomée.

Ceux de Pécuchet étaient Juste, Romain, Cyrille ; — et ils avaient le même âge : quarante-sept ans ! Cette coïncidence leur fit plaisir ; mais les surprit, chacun ayant cru l'autre beaucoup moins jeune. Ensuite, ils admirèrent la Providence dont les